

EXTRAIT

Tout Goude, de J.-P. Goude et P. Mauriès



TOUT GOUDE

I feel Goude

Vanessa Paradis en oisillon gracile pour Chanel, c'est lui. La campagne des Galeries Lafayette avec une Laetitia Casta délurée, *idem*. C'est dire si Jean-Paul Goude, génial touche-à-tout, a imprimé sa marque sur nos imaginaires. Une réussite qui méritait bien ce superbe *Tout Goude* (éd. de La Martinière).

- GENRE :** Beau livre.
- SUJET :** Autobiographie, certes. Mais le livre dresse aussi un riche panorama du travail de Goude – un DVD accompagne d'ailleurs l'ouvrage. L'intime et le public se mêlent chez celui qui a toujours considéré les femmes qu'il aimait comme d'interminables sources d'inspiration.
- AUTEURS :** Jean-Paul Goude et Patrick Mauriès, écrivain et éditeur.

EXTRAIT

Tout Goude, de Jean-Paul Goude et Patrick Mauriès

RÉSUMÉ : Épris de Grace Jones, Jean-Paul Goude décide de transformer la chanteuse disco (et actrice dans un *James Bond*) en véritable légende. Il raconte ici le récit d'une métamorphose qui conduit le créateur et sa créature au bord de l'abîme.

JEAN-PAUL GOUDE/ MINI-INTERVIEW

La femme Goude

« Si on cherche un lien entre les femmes que j'ai aimées, je dirais, ce qui

Grace a un visage géométrique, un peu comme un masque africain. Ses pommettes formidablement saillantes sont triangulaires, sa bouche forme un losange, ses yeux sont deux petits traits. Il semblait donc naturel d'utiliser des lignes géométriques à la fois pour la scène et pour ses costumes. À cette époque, j'allais très souvent voir de vieux films japonais et je m'étais mis en tête de lui faire apprendre la danse japonaise. Je trouvais rafraîchissante l'idée qu'une chanteuse noire à l'image aussi agressive que Grace puisse se déplacer sur

tion de passage, mais une artiste à part entière, avec un répertoire original que Chris Blackwell, son charismatique producteur, et moi-même à ma façon avions aidé à définir : un mélange de reggae et de reprises de chansons anciennes, comme le « Libertango » d'Astor Piazzolla, que j'avais proposé pour Grace à Blackwell et qui fut exploité sous le titre de « I've Seen that Face before ». Chris, fondateur et PDG d'Island, qui avait signé avec Grace son premier vrai contrat, voyait en nous le couple parfait : « *A match made in heaven* », aimait-il à répéter.

géométrique, une sorte d'origami vaguement cubiste qui soit à la fois en harmonie avec son visage et avec sa silhouette de future mère (elle était enceinte de huit mois le jour du spectacle). La robe, qui mesurait près de trois mètres de haut, fut montée sur une étroite plate-forme sur laquelle Grace était juchée. Le bas de la robe était noyé sous une couche de neige carbonique. Montée sur des roulettes, la plate-forme avançait lentement, entraînant l'immense sculpture qui, telle une apparition, semblait glisser au milieu de la brume d'un étang. C'était magique.

« défauts » à son avantage. J'en fis une créature complètement moderne dont la beauté unique transcendait à la fois son sexe et sa race, comme un extraterrestre étrange et légèrement menaçant. Pendant les deux années qui suivirent la naissance de notre fils, rien d'autre ne compta dans ma vie que la mise au point du mythe. Les spectacles que je montais pour elle sortaient directement de mes idées fixes. Sur scène, Grace devenait la menace érotique bleu-noir, l'automate mâle-femelle que je voulais qu'elle soit. Elle se laissa remodeler complètement. Et tous les effets

► un œil bridé, une bouche gonflée, des pommettes hautes ou un nez busqué. J'ai toujours préféré les héroïnes un peu rudes aux petites choses bien élevées. Une femme qui se situerait à mi-chemin entre Jeanne d'Arc et Gandhi. Une guerrière pacifique en somme. »

Touché-à-tout

« Je sais qu'on dit de mon travail qu'il est foisonnant et qu'il va dans toutes les

« J'avais voulu habiller de mes folies un être "brut de décoffrage", mais Grace se sentit davantage manipulée qu'aimée... »

n'est pas vraiment original, qu'elles se rattachent toutes à des impressions et à des souvenirs de mon enfance. L'image de ma mère, excellente danseuse dans le Broadway des années 1930, se superpose à des personnages de livres d'enfants et à des figures exotiques – j'ai grandi tout près de l'ancien « musée des Colonies ». Si je ne cherche pas les beautés « bizarres » pour elles-mêmes, les morphologies trop classiques ne m'intéressent pas. Ce qui me bouleverse, c'est une narine un peu épatée, ►

scène à petits pas délicats comme un samouraï efféminé au lieu de se trémousser en hurlant comme tout le monde.

Pour elle, j'avais décidé de mettre en pratique tous les paradoxes du monde. Lorsqu'elle portait des vêtements féminins traditionnels (une minijupe par exemple), Grace pouvait avoir un côté masculin. Par contre, en l'habillant d'une façon masculine très stricte, toute sa féminité ressortait. La même chose était vraie pour sa coiffure. La coupe en brosse qui lui servit un moment d'image de marque est la coupe réglementaire des marines américains. La beauté sculpturale de Grace sortait rehaussée de cette coiffure. Les volumes de son visage sont d'une telle force qu'ils ont besoin d'être exagérés pour la mettre en valeur. Même chose pour ses épaules : plus elles sont larges, plus sa tête paraît fragile, plus sa silhouette est élégante. Tout marchait de mieux en mieux pour nous. Grace avait réussi sa transformation : elle n'était plus une simple chanteuse de variété, une attrac-

J'avais la tête pleine de projets quand la nouvelle éclata brusquement : Grace était enceinte. Personne n'aime être mis devant le fait accompli, et moi pas plus qu'un autre. Certes, l'idée de devenir père flattait mon orgueil, mais l'événement n'arrangeait pas nos affaires. Grace ne pourrait pas s'occuper de la promotion de son disque. Nous étions complètement bloqués. Que faire dans un cas semblable ? Se cacher jusqu'à l'accouchement en laissant répandre les nouvelles les plus fantaisistes, ou au contraire braver l'opinion publique en exhibant sa nouvelle image ? Il fallait faire quelque chose.

Je décidai que Grace devait délibérément utiliser sa grossesse, quitte à choquer ceux qui trouveraient la démarche de mauvais goût. Ma solution fut la « mega-robe » de maternité. Le challenge était d'arriver à rendre cette robe aussi belle et spectaculaire que possible, tout en étant adaptée à ses nouvelles formes. Je demandai donc à Antonio, génial dessinateur et lui-même icône de la mode, de lui fabriquer une robe

Grace échappait au clivage traditionnel de la beauté noire aux États-Unis. D'une part, les « Black American Princesses », c'est-à-dire une infime minorité de bourgeoises friquées qui adoptaient les modes traditionnellement réservées à la *Jet Society* blanche et qui couraient les boutiques de Paris ou de Milan, habillées par Givenchy et coiffées par Alexandre. De l'autre, celles qui se considéraient comme les vraies femmes noires, les fières « sisters », cultivant les influences ethniques et s'inspirant des traditions africaines.

L'androgynie du corps de Grace combinée avec sa couleur de peau naturelle, que j'avais voulu sublimer en la peignant en bleu, et la puissance de sa morphologie, tout cela pouvait paraître à certains bien peu attractif. Je renversai ces

étaient bons pour arriver à mes fins : frappant rageusement sur des cymbales, elle déclamait en musique ou bien, secondée par un synthétiseur discrètement dissimulé, elle mimait des mélodies françaises à l'accordéon et faisait résonner des cris inhumains en soufflant dans un trombone. Puis j'ai créé une armée de Grace Jones, des miliciens qui marchaient au pas de l'oie, portant des masques qui avaient été moulés sur son visage. Ils défilaient devant elle en rangs serrés. Tout ce qu'elle ne savait pas faire, un double le faisait pour elle. Avec ce one-man show, on a conquis l'Europe, mais encore une fois, j'allais m'apercevoir que j'étais allé trop loin.

Mon « chef-d'œuvre » était le résultat d'une vision qui n'appartenait qu'à moi. J'avais voulu habiller de mes folies un être profondément « brut de décoffrage », mais Grace, se sentant davantage manipulée qu'aimée, commençait à se lasser de tenir la pose. Une fois la tournée européenne achevée, de retour à New York, j'ai compris que je l'avais perdue. ■

directions. J'aimerais mieux qu'on en saisisse la cohérence, car tous les moyens d'expression que j'emploie – dessin, photo, music-hall, pub, etc. – ne sont qu'autant d'occasions de faire vivre les personnages de mon théâtre intime, toujours le même. Vanessa Paradis, le Titi de Coco, les Kodakettes, la Grace du one-man show en sont les protagonistes, qu'elles en soient conscientes ou non. »

Propos recueillis

par Joséphine Lebard

MUZE CULTURE / ALLURE / LITTÉRATURE
N°15/NOVEMBRE 2005